

Introduction

Le jour de mon septième anniversaire, le 17 janvier 1961, trois jours avant que mon oncle John F. Kennedy ne prête serment en tant que président des États-Unis, son prédécesseur, le président Dwight Eisenhower, était apparu à la télévision nationale pour prononcer son discours d'adieu, que l'histoire considère de plus en plus comme l'une des allocutions les plus importantes et les plus prophétiques de l'histoire des États-Unis.

Dans les conseils de gouvernement, nous devons nous prémunir contre l'acquisition d'une influence injustifiée, qu'elle soit recherchée ou non, par le complexe militaro-industriel. Le risque d'une montée en puissance désastreuse d'un pouvoir illégitime existe et existera toujours.

Nous ne devons jamais laisser le poids de cette association mettre en danger nos libertés ou nos processus démocratiques.¹

Dans son discours, le président Eisenhower avait bien pris soin de définir son expression « complexe militaro-industriel » de façon large, afin d'englober les hauts fonctionnaires des National Institutes of Health (NIH). Il avait prévenu que la technocratie médicale et scientifique montante du gouvernement fédéral constituait une menace unique pour notre démocratie et notre liberté.

Dans cette révolution, la recherche [scientifique/médicale] est devenue centrale ; elle devient également plus structurée, plus complexe et plus coûteuse. Une part de plus en plus importante de cette dernière est menée pour, par ou sous la direction du gouvernement fédéral [...]

En partie à cause des coûts énormes qu'il implique, un contrat gouvernemental devient presque un substitut à la curiosité intellectuelle [...]

La soumission des universitaires de la nation *via* les possibilités d'emploi fédéral, l'attribution de projets et le pouvoir de l'argent est un risque permanent qui doit être sérieusement considéré [...]

[N]ous devons également être attentifs au [...] danger que les politiques publiques deviennent elles-mêmes captives d'une élite scientifico-technologique.²

Eisenhower avait terminé son allocution avec un avertissement qui résonne aujourd'hui comme un reproche, alors que nous sortons de l'ère du COVID qui a foulé au pied les principes fondamentaux qui, pendant 240 ans, avaient fait de l'Amérique l'exemple mondial de la démocratie, du gouvernement constitutionnel et de la liberté individuelle.

Il incombe à l'homme d'État de modeler, d'équilibrer et d'intégrer ces forces et d'autres, nouvelles et anciennes, dans le cadre des principes de notre système démocratique, en visant toujours les objectifs suprêmes de notre société libre.³

Eisenhower avait reconnu que l'Amérique ne pouvait pas être à la fois une démocratie à l'intérieur et une puissance impériale à l'extérieur. Mais pour justifier son existence, ce cartel allait multiplier les guerres sans fin et les situations d'urgence, qui lui ont permis de s'enrichir et d'asseoir son pouvoir, tout en faisant passer l'Amérique d'une démocratie exemplaire à un État de sécurité nationale à l'étranger et à un État de surveillance à l'intérieur.

Sept ans plus tard, le Dr Anthony Fauci rejoignait les National Institutes of Health, pour ne pas être envoyé au Vietnam. Il entamait là un séjour de cinquante ans qui allait le placer au sommet de l'élite scientifique et technologique du pays – position dominante qu'il utilisera pour militariser et monétiser la recherche médicale, et pour consolider l'alliance discrète entre le gouvernement, la science, les agences militaires et de renseignement et les entrepreneurs privés, d'une manière correspondant aux pires cauchemars du président Eisenhower sur la menace que ce cartel représentait pour la démocratie.

Le cartel atteindra son apogée en 2022. Au début de la pandémie de COVID, la technocratie médicale montante – avec Anthony Fauci à sa tête – a pris toutes les caractéristiques menaçantes contre lesquelles le président Eisenhower avait mis en garde. Un puissant syndicat, composé de technocrates de la santé publique, d'une industrie pharmaceutique rapace, d'officiers de l'armée et du Renseignement et de titans des médias et des réseaux sociaux, s'est arrogé de nouveaux pouvoirs extraordinaires pour outrepasser les droits constitutionnels et civils, censurer l'information, réprimer la dissidence et obtenir que la population se conforme à des diktats arbitraires. Ces mesures ont culminé avec la soumission massive à l'inoculation de vaccins risqués, inefficaces, mal testés et non homologués. Sans que personne ne soit responsable d'aucun des dommages qu'ils causent⁴.

Revendiquant de nouveaux pouvoirs sans précédent comme étant nécessaires pour mener la guerre contre les germes, les représentants du gouvernement et de l'industrie en ont abusé, comme on pouvait s'y attendre, portant des coups à la démocratie sans bénéfices visibles pour la santé publique. Tout comme la CIA et l'appareil militaire profitent paradoxalement de la guerre et non de la paix, le cartel médical et ses alliés de Big Pharma profitent de la maladie et non de la santé. Le Dr Fauci et ses copains ont amplifié ce pouvoir par le biais d'une campagne de propagande orchestrée visant à maintenir un niveau de terreur et de germophobie dans la population.

L'éminent sociologue C. Wright Mills avait anticipé l'avertissement prémonitoire d'Eisenhower quatre ans plus tôt dans son ouvrage intemporel de 1956, *L'Élite au pouvoir*. Depuis la Seconde Guerre mondiale, l'Amérique était dominée par « une économie de guerre permanente », selon les termes du sociologue franc-tireur⁵. Cet establishment de la guerre maintenait son pouvoir et ses profits en créant un état constant et flottant d'anxiété et d'animosité. « Pour la première fois dans l'histoire des États-Unis, les hommes d'autorité parlent d'une 'urgence' dont la fin n'est pas prévisible », écrivait Mills⁶. « Ces

hommes sont des réalistes cinglés : au nom du réalisme, ils ont construit une réalité paranoïaque qui leur est propre. »⁷

Trois jours après le discours d'adieu d'Eisenhower, par une journée glaciale à Washington, j'étais assis sur des gradins gelés, sous un ciel clair, et je regardais mon oncle, le nouveau président John F. Kennedy, prêter serment. Lors de son investiture en 1933, au plus fort d'une terrifiante dépression mondiale, Franklin Delano Roosevelt, l'idole de JFK, avait averti la nation que la peur était l'instrument le plus puissant des pouvoirs totalitaires. En Europe, des despotes de gauche et de droite avaient utilisé la peur de cette même dépression pour transformer la Russie en une nation communiste, et l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne en États fascistes totalitaires. FDR avait réussi à préserver à la fois le capitalisme et la démocratie grâce à une main de fer et à une confiance qui avaient tenu la peur à distance⁸.

Le mandat écourté de mon oncle allait être une guerre de trois ans pour mettre fin au règne de la peur. Sa première âpre bataille avec ses appareils de sécurité a eu lieu trois mois plus tard, lors de l'invasion ratée de la baie des Cochons. Tout en endossant publiquement la responsabilité de cette calamité, il avait réalisé que ses chefs militaires et les gros bonnets de la CIA lui avaient menti pour l'amener à autoriser une invasion dont ils savaient qu'elle échouerait. Leur plan consistait à piéger un jeune président, en le confrontant à ce cuisant échec trois mois après son investiture, pour qu'il se plie aux exigences de ses chefs d'état-major en vue d'une invasion totale de Cuba par les États-Unis, ce que JFK s'était juré de ne jamais faire.

J'ai relaté ce bras de fer dans mon livre de 2018, *American Values*⁹. JFK avait compris que la fonction de la CIA n'était plus de protéger les intérêts des États-Unis. Elle s'était transformée en agence voyou, assumant l'ambition implicite des multinationales américaines, y compris des compagnies pétrolières et des grandes entreprises agricoles. En l'occurrence, les partenaires de la CIA étaient Texaco, United Fruit Company et la mafia américaine^{10 11}. JFK avait compris que le rôle essentiel de l'agence n'était plus de veiller à la sécurité nationale mais de fournir au Pentagone et à ses sous-traitants militaires un approvisionnement régulier en guerres permanentes.

En mai 1961, quatre mois seulement après le début de sa présidence, mon oncle se tenait dans le Bureau ovale et déclarait à son plus proche collaborateur qu'il voulait « découper la CIA en mille morceaux et les disperser aux quatre vents »¹². Entre novembre 1961 et février 1962, il remercia les trois principaux responsables de l'agence – Allen Dulles, Charles Cabell et Richard Bissell¹³.

American Values raconte le combat que ma famille mène depuis soixante ans contre cette agence¹⁴. Aujourd'hui, de puissantes sociétés pharmaceutiques ont rejoint Big Oil^a, devenu le moteur de la politique étrangère des États-Unis,

^a Nom donné aux géants de l'industrie pétrolière. (Note du traducteur – N.d.T.)

et les services de renseignement américains jouent toujours le même rôle insidieux. Ce livre explore cette histoire.

Mon livre de 2021, *Anthony FAUCI, Bill GATES et Big Pharma – Leur guerre mondiale contre la démocratie et la santé publique*, examine également la montée en puissance du programme de biosécurité, et l'alliance inédite entre les organismes occidentaux de réglementation de la santé publique, les agences militaires et de renseignement et d'étranges alliés dans les hautes sphères de l'armée chinoise pour créer les microbes à l'origine des pandémies et élaborer des mesures qui ont fait progresser le projet d'État de sécurité et de surveillance. Leurs efforts cachent l'influence obscure de ces marionnettistes qui ont manipulé chaque aspect de la pandémie. La coordination de ces forces n'est nulle part plus évidente que dans leur orchestration de la dissimulation des origines du virus COVID¹⁵.

Le programme de biosécurité – la Préparation et la réponse aux pandémies (PPR)^a, comme on l'appelle par euphémisme – est le principe organisateur du complexe militaro-industriel de l'après-Guerre froide, ou, plus exactement, du complexe militaro/médico-industriel. Les planificateurs de la CIA et du Pentagone ont joué un rôle clé dans une série de plus d'une douzaine de simulations sur table, à partir de 1999, qui ont servi d'exercices d'entraînement secrets pour des dizaines de milliers de fonctionnaires étasuniens et de dirigeants étrangers, afin de répondre aux pandémies mondiales par une série de « contre-mesures » autoritaires qui fonctionnent comme un coup d'État contre les droits démocratiques et constitutionnels. Ce syndicat comprend le Pentagone et l'appareil de renseignement, les entreprises pharmaceutiques, les médias traditionnels et les plateformes de réseaux sociaux, ainsi que Big Data – qui ont tous des liens financiers incestueux les uns avec les autres, ce qui entraîne des incitations claires mais perverses à développer et à libérer périodiquement des armes biologiques infectieuses et à récolter des profits et du pouvoir à partir de la réponse.

Anthony Fauci et le milliardaire Bill Gates sont devenus les visages visibles de la réponse à la pandémie, mais dans ce livre je les démasque comme des hommes de paille d'une entreprise bien plus vaste : un complexe militaro/médico-industriel dirigé par des éléments de la CIA et du Pentagone qui – plus encore qu'Anthony Fauci – ont contribué à la création du COVID-19 dans un laboratoire chinois, dicté les contre-mesures officielles, géré et contrôlé le déploiement du vaccin, et géré la dissimulation de son origine. Cacher leur rôle dans la création du coronavirus COVID-19 est crucial car, si on le découvrait, la corruption éclaterait au grand jour, et les acteurs impliqués seraient démasqués. C'est leur talon d'Achille.

^a Pandemic Preparedness and Response. (N.d.T.)